

John VAILLANT, L'Arbre d'or. Vie et mort d'un géant canadien, Les Editions Noir sur Blanc, Lausanne, 2014, 334 p.

« Une forêt côtière est un spectacle impressionnant : vaste, sacrée, éternelle, elle est comme une cathédrale de branches et d'épines, mais pour un étranger elle n'a rien d'un confortable lieu de villégiature. A vingt pas d'une route ou de la grève, on peut se retrouver rapidement désorienté. Le futur et le passé se brouillent, il ne reste que le présent humide et crépusculaire. Le sol est jonché d'un fatras de branches et de racines sur lequel on peut facilement trébucher. Tous les quinze mètres environ votre progression est entravée par la muraille moussue d'un arbre tombé, souvent bien plus grand que vous et qui peut mesurer des dizaines de mètres de long. Ces grumes-abris, comme on les appelle, sont elles-mêmes hérissées d'une futaie d'arbres plus jeunes qui poussent sur elles, des poupons de cinquante ans et plus, raides comme des piquets. Ici les frontières entre la vie et la mort, mais aussi entre les espèces s'effacent : tout sert de rampe de lancement à autre chose et chacun aspire à un coin de ciel. Au niveau du sol les sous-bois sont drus, et entre cette broussaille et les arbres le regard ne porte pas très loin. Le bruit de l'eau vive est constant et le sol sous vos pieds est élastique et spongieux comme un matelas à ressorts. On a le sentiment qu'en s'arrêtant trop longtemps sur place on finira à son tour par être envahi puis englouti par la végétation, victime de la lutte lente qui se livre tout autour depuis des temps immémoriaux. Dans ce milieu parfois étouffant, on peut être pris d'un besoin effréné de retrouver la lumière du soleil, ce soleil qui serait encore là sans tous ces arbres ».

John Vaillant commence par décrire ce « seuil entre deux mondes » qu'est la côte nord-ouest de la Colombie britannique et ses archipels, isolés du reste du continent par la chaîne côtière. Un monde à part qui, au début du XX^e siècle, était encore une bande continue de 80 kilomètres de large de forêts primaires tempérées, où dominaient des conifères de 70-80 mètres de haut pour les plus gigantesques, des jungles côtières qui ont été en grande partie détruites par l'exploitation des arbres.

Parmi ces grands conifères de la côte Ouest, l'épicéa de Sitka (*Picea sitchensis*) est le mieux adapté à l'environnement marin par sa résistance aux embruns. Il forme une première ligne de défense entre la mer et la terre, la mer y imprime sa marque, les saumons et les truites peuvent y finir échoués dans les branches d'un arbre.

Les peuples autochtones de cette bande côtière hybride comme les Haïdas vivent dans la seule véritable frontière de la planète, aussi la transformation des créatures mi-marines mi-terrestres y occupe une place privilégiée dans leurs arts, leurs danses, leurs légendes.

Le « début de la fin », pour John Vaillant, ce sont les temps pionniers héroïques où des bûcherons munis d'une cognée et d'une scie sont capables de risquer leur vie pour abattre un par un ces géants en se hissant par un échafaudage rudimentaire au dessus de leur pied renflé.

L'exploitation de cette forêt côtière est à son apogée entre 1900 et 1950. Quand les troncs ne descendaient pas à l'eau sur la pente dénudée, on débardait des trains de grumes sur des chemins de rondins avec la force des bœufs, bientôt remplacés par des chevaux, puis des mules à vapeur et, depuis les années 1920, par des câbles porteurs. D'où la profession du « grimpeur » (les premiers étaient des marins habitués à évoluer au sommet des mâts) qui escaladaient des arbres de 80 mètres de haut en les élaguant pour les façonner en arbre-pylône pour le débardage par câble.

Tout ce que les Haïdas fabriquaient venaient des arbres : les grandes pirogues de 30 mètres de long creusées dans une grume de cèdre rouge (*Thuja plicata*,*) – c'étaient des navigateurs hors pair –, leurs grandes maisons et leurs totems, symbole majeur de leur culture. John Vaillant évoque la cérémonie du potlatch, en 2003, à la mémoire d'Ernie Collison (Skilay), porte parole de l'Arbre d'or ; la cérémonie se termine par l'érection de son totem, œuvre du chef Jim Hart, qui l'a sculpté avec ses assistants. Mais longtemps, ils sont restés les seuls à associer ces deux mondes marin et forestier, dont rend compte leur sculpture, comme ce bar noir à tête de loup qui nage sur toute la longueur du mât et surmonte, à la base du mât, niché bien à l'abri entre les ailes de l'aigle, le Timonier en personne, coiffé d'un haut chapeau en racines d'épicéa et serrant dans sa main une pagaie.

Dans les années 1780-1800, à côté des Russes venus d'Extrême-Orient sibérien, les premiers Européens à parvenir par voie de mer sur cette côte inaccessible, après James Cook, sont des

marchands intéressés par le commerce de la fourrure de loutre de mer. Ils passent le Cap Horn et remontent toute la côte du Pacifique jusqu'à l'archipel des Haïdas ; chargés de fourrures, ils voguent vers Hawaï puis Canton où ils les échangent contre du thé, de la soie et de la porcelaine qu'ils ramènent en Europe en suivant la route de l'océan Indien. Mais personne ne s'intéresse à la forêt ou presque hormis les botanistes-explorateurs tels Douglas, elle est vue par les premiers pionniers comme un monde repoussant et stérile, comme un ennemi redoutable que l'on ne peut parvenir à vaincre, à cause de son immensité et des arbres géants. « J'ai levé les yeux vers le ciel et je n'ai rien vu que ces arbres sans valeur qui obscurcissaient tout », écrit une pionnière en 1827, au moment de la fondation du fort de Langley, édifié cinquante miles en amont de l'embouchure de la Fraser. On se trouve donc en décalage total par rapport à la nouvelle conception romantique de la forêt sauvage.

Vers 1850, la loutre de mer disparaît, son commerce aussi, les Haïdas sont décimés par les épidémies : une nation légendaire manque de s'éteindre. Il faudra attendre cinquante ans pour que l'archipel redevienne un centre d'intérêt, cette fois à cause de ses arbres. C'est la ruée vers l'or en Californie qui lance l'exploitation des grands arbres ; le premier, un séquoïa (*Sequoiadendron gigantea*), en 1852, beaucoup plus au sud donc que la Colombie britannique. En 1881, un magazine londonien écrit : « la Colombie britannique est un pays stérile de montagnes glacées qui ne vaut pas la peine d'être conservé. Cinquante lignes de chemin de fer ne suffiraient pas à le conduire à la prospérité ».

Certes des options sont mises sur les forêts primaires de l'île de Vancouver par les compagnies américaines comme la *Douglas Fir Exploitation and Export Company*. Mais l'industrie du bois en Colombie britannique ne prendra son essor qu'à partir des années 1915-1920, grâce à l'action du premier forestier en chef, Harvey Mac Millan, dont le nom sera associé à la puissante holding *Mac Millan – Bloedel*, dont l'apogée se situe dans les années 1950-1970.

John Vaillant a choisi d'évoquer la destruction des forêts primaires côtières de la Colombie britannique, en retraçant la biographie d'un personnage hors du commun, Grant Hadwin, celui qui a choisi d'abattre l'Arbre d'or, « *le seul arbre du continent capable d'unir les autochtones, les bûcherons et les écologistes, sans compter les scientifiques, les forestiers et les citoyens ordinaires, dans le chagrin et l'outrage* ».

L'Arbre d'or se situe à mi-hauteur de l'île Graham (au nord de l'archipel de la Reine Charlotte), au bord de la rivière Yakoun, au sud-est de l'anse de Masset. Comme le précise John Vaillant, « par une journée ensoleillée, la lumière se dégageant de l'Arbre d'or était impressionnante et même mystique ». Des botanistes ont tenté en vain d'expliquer sa teinte dorée. Pour la plupart des visiteurs, c'est de la magie ! Mais Hadwin y voit un arbre malade, dont la renommée occulte de façon outrancière le massacre de la forêt dans son ensemble.

En 1996, peu de temps avant le forfait d'Hadwin, Mac Blo (c'est le surnom de la compagnie forestière *Mac Millan Bloedel*, rachetée en 1999 par *Weyerhaeuser*, qui domine l'industrie forestière dans le monde entier) possédait la portion de concession appelée le Bloc 6, sur l'île Graham. À ce moment là, le bloc 6 était presque dénudé par les coupes claires des huit années précédentes, l'Arbre d'or est donc un des derniers spécimens d'épicéa de Sitka géants encore debout, comme quelques grands thuyas et pruches. Les seules parcelles préservées ne dépassent pas quelques hectares. L'Arbre d'or doit sa survie aux bûcherons et forestiers de la ville-dortoir proche, comme aux autochtones, les membres du clan Tsij git'anee qui se réunissaient en aval et pêchaient le saumon. En 1970, son potentiel récréatif fait que Mac Blo crée une réserve de 5 hectares autour de l'arbre et un chemin d'accès sur la rive opposée de la rivière Yakoun. En 1984, l'endroit devient une halte pour les excursions et un site bientôt mondialement connu.

Grant Hadwin est né en 1950, il a passé une partie de son enfance à Gold Bridge, dans une région reculée de la chaîne côtière, où son père dirigeait le barrage hydroélectrique fournissant l'énergie à la région de Vancouver. Les vallées environnantes étaient parcourues par des rivières sauvages vert émeraude et les versants couverts d'épaisses forêts vierges d'altitude. C'est là qu'Hadwin se familiarise avec la nature sauvage de la Colombie britannique, les seules voies d'accès à la ville voisine (Lillooet) sont des chemins forestiers bordés de précipices. Transfuge de la bourgeoisie urbaine, Hadwin choisit en 1970 de devenir bûcheron, attiré par la vie solitaire en forêt, dernier retranchement d'un esprit de la frontière en voie de disparition. Mais il découvre vite sa véritable vocation, qui est d'explorer les bois sauvages pour le compte des exploitants forestiers et d'y tracer, même sur les pentes les plus inaccessibles, une piste forestière pour les coupes. Hadwin s'inscrit donc

dans une vision strictement productiviste de la forêt : sa mission est de s'enfoncer dans la nature sauvage et d'y découvrir ce qui peut offrir un profit. Pour cela, dès 1980, il faut quitter le littoral surexploité et tracer des routes dans l'arrière-pays inaccessible. Mais Hadwin est perturbé par la dévastation générale du paysage de son enfance. Il est un des rares, au début des années 1980, à dénoncer le scandale des coupes claires gigantesques, supposées lutter contre le fléau des ravageurs de l'épicéa, qui mettent à bas plus de 50 000 hectares dans le centre de la Colombie britannique, alors que les groupes de défense de l'environnement ne s'intéressent qu'aux grands arbres de la côte.

Hadwin travaille pour une société peu reluisante, *Evans Wood Products*. Il la quitte en 1983, essaye vainement de s'établir à son compte, avant de partir travailler dans l'Alberta puis de revenir à Kamloops, une région d'élevage en grande partie déboisée qui lui déplaît. Il connaît alors grande crise morale et psychique, se sépare de sa famille, part en Alaska en 1993, puis en Sibérie. Cette période sombre de paranoïa se termine par une violente altercation avec un camionneur, un séjour en hôpital psychiatrique, puis une mise en liberté surveillée. Il reprend goût à la vie, emmène ses enfants aînés visiter *Cathedral Grove*. Il prend fait et cause pour les militants des premières nations qui dénoncent les coupes claires :

« je n'aime pas la pratique des coupes claires et mes divergences avec l'industrie forestière sont profondes. Si vous êtes prêts à tenter une approche plus « douce » avec « moins de profits à court terme », je pense pouvoir vous aider. Je n'ai pas l'habitude des termes à la mode comme celui de « renouvellement forestier ». Toutes les forêts se renouvellent d'une manière ou d'une autre ».

C'est en 1996 qu'il se rend pour la première fois sur les îles de la Reine Charlotte et visite le site de l'Arbre d'or, juste après un épisode célèbre, au mois d'août, qui vient de se produire et reste connu sous le nom de « blocus du *Haida Brave* ». Mac Blo exploite les plus gros bateaux de transport de bois du monde, le *Haida Monarch* et le *Haida Brave*. Ces immenses bateaux noirs vont chercher les grumes gigantesques abattues dans la vallée de la Yakoun au fond de l'anse de Masset, ces bateaux mesurent 120 mètres de long et écrasent le paysage : *« ils apportent avec eux un concentré de noirceur, quand sortant du brouillard, ils continuent leur avancée inexorable sur les eaux gris céladon du Pacifique nord ».* Cet assaut contre la forêt côtière débouche sur un énorme gâchis : on laisse pourrir sur place 30 % du bois utilisable. 80 % des emplois forestiers sont attribués à des gens de l'extérieur et 95 % du bois est envoyé dans le Sud. Nulle part ailleurs que dans ces îles de la reine Charlotte n'apparaît mieux le conflit fondamental entre l'idéal des Haïdas, un authentique paradis de forêts primaires encore incarné symboliquement par l'Arbre d'or, et le pendant industriel des entrepôts off shore où le bois est stocké à la verticale. Le navire est intercepté par des Haïdas à bord de pirogues de guerre et contraint de faire demi-tour. C'est le premier d'une longue série d'incidents, et Hadwin réalise que les multinationales finissent toujours par obtenir tout le bois qu'elles veulent.

Peu de temps après son premier voyage dans l'île Graham, Hadwin quitte Kamloops. Il se rend à Whitehorse, dans le territoire du Yukon, où il s'entraîne à résister à l'eau glacée en nageant dans des rivières gelées. Il repart pour l'île Graham quelques semaines plus tard. Dans la nuit du 20 janvier 1997, il fait la route jusqu'à l'entrée du sentier de l'Arbre d'or, traverse la Yakoun à la nage avec son matériel de bûcheron. Hadwin ne s'est jamais attaqué à des arbres géants, mais l'Arbre d'or ne mesure qu'un peu plus de deux mètres de diamètre à la base, alors qu'on a retrouvé une souche d'épicéa de 7m (**)! Il pratique une encoche sur le côté du tronc où l'arbre doit chuter, dite entaille de Humboldt ; après quoi, il découpe à la tronçonneuse une série de fenêtres pour permettre à sa lame d'atteindre le cœur de l'arbre. Il s'ouvre ainsi un chemin dans le passé de l'arbre, remontant jusqu'à l'année 1710. Il remballé son matériel, traverse la Yakoun en sens inverse « laissant derrière lui un silence retentissant et un arbre tellement instable qu'il devait frémir au moindre souffle de vent ». L'arbre s'effondre dès le lendemain. Hadwin a déjà envoyé un message au *Daily News* de Prince Rupert, au *Vancouver Sun* et aux membres de la nation Haïda, expliquant que son intention n'est pas de leur manquer de respect, mais qu'il revendique cet acte pour dénoncer les agissements criminels des élites de l'université et de *Mac Millan Bloedel*. Plus tard, une fois arrêté et libéré sous caution, il précise ses idées :

« Vous vous en faites pour l'Arbre d'or ? Vous devriez revoir vos priorités ... Nous concentrons notre attention sur certains arbres, comme l'Arbre d'or pendant que le reste des forêts est livré au massacre... Que quelqu'un s'attaque à l'un de ces monstres de foire, on crie à l'holocauste, mais le véritable holocauste se passe ailleurs ».

Mais le retentissement de son acte est énorme, au-delà même de la consternation de la population locale et de la communauté haïda. Le conseil de la nation haïda diffuse un communiqué de presse qui commence ainsi :

« Le peuple haïda est attristé et courroucé par la destruction de K'iid K'iyaa, également connu sous le nom d' « Arbre d'or » dans la vallée de la Yakoun, sur Haïda Gwaii. La destruction de K'iid K'iyaa constitue une atteinte délibérée à notre histoire culturelle. Nos traditions orales ayant pour sujet K'iid K'iyaa sont plus anciennes que l'histoire écrite... ».

Le mythe de l'Arbre d'or est mis à mal et l'acte d'Hadwin, qui est assimilé pour un grand nombre d'Haïdas à un véritable assassinat, appelle vengeance. Le 26 janvier le révérend Hamel à l'église anglicane de Masset prononce un éloge funèbre de l'arbre et cite le poète romantique William Wordsworth. Le lendemain, une centaine de Haïdas remontent en canoë le cours de la Yakoun pour se réconcilier avec l'esprit de l'Arbre d'or. Le 1^{er} février une commémoration est organisée sur la rive opposée où viennent des milliers de gens. C'est Collison (Skilay le Timonier) qui préside la cérémonie, le battement des tambours et les chants haïdas parlant de mort et de résurrection n'avaient pas résonné depuis des lustres sur les rives de la Yakoun, éclipsés par le vrombissement des tronçonneuses.

Après les désastres démographiques de la deuxième moitié du XIX^e siècle et l'émigration définitive de beaucoup, un processus de reconquête s'est amorcée dans les années 1960, quand des artistes haïdas ont ressuscité les arts oubliés de la sculpture des totems, de la confection des masques et de la fabrication des canoës. Mais les histoires, transmises par voie orale, étaient aussi considérées comme des biens du patrimoine de chaque clan et l'histoire de K'iid K'iyaa n'a été couchée sur le papier, en anglais – ce qui entraîne beaucoup d'imprécisions – qu'en 1988. Plusieurs versions circulèrent à partir des propos tenus par les derniers survivants maîtrisant la langue haïda, au plus une trentaine de personnes. La dernière est l'histoire d'un jeune garçon abandonnant un étron sur la plage, qui se dresse comme un arbre et provoque son hilarité. Mais cet épisode déclenche une tempête de neige interminable qui chasse les habitants. Le garçon désobéit à l'ancêtre, qui lui intime l'ordre de ne pas regarder en arrière, vers la maison qu'il vient de quitter. Ce qu'il ne peut s'empêcher de faire. Aussitôt il reste enraciné sur place et il devient l'Arbre d'or. Comme le précise John Vaillant, cette histoire appelle différentes interprétations : le respect de la nature et de la parole des aînés, mais aussi le moyen de survivre quand tous les gens de votre village ont été massacrés ou tués par la variole.

Hadwin avait-il réellement l'intention de se rendre à son procès le 18 février au tribunal de Masset sur l'île de Graham ? La haine des Haïdas à son égard augmente de jour en jour. Son assurance face à l'hostilité des éléments, sa capacité à survivre dans la nature sauvage le poussent à relever un défi invraisemblable, que personne n'a jamais réalisé : la traversée en kayak du détroit d'Hécate, entre Prince Rupert et l'île Graham, en plein hiver. En raison des vents catabatiques froids s'engouffrant dans les fjords, des tempêtes balayant la côte du sud vers le nord, des terrifiants courants qui se forment quand le vent et la marée sont opposés, de hautes vagues déferlent jusqu'à une hauteur de dix mètres et plus... Il s'agit donc d'un véritable suicide. Après une première tentative avortée, Hadwin repart avec un équipement complet de camping et une carte détaillée du détroit d'Hécate, dans un kayak apte à affronter la haute mer. Mais il est absent au tribunal le 18 février. Munie d'un nouveau mandat d'arrêt, la police canadienne, bientôt secondée par les autorités de l'Alaska, lance des recherches, qui restent vaines. Selon différents scénarios, le kayak d'Hadwin, poussé par les vents dominants de secteur sud, aurait pu dériver dans le « passage intérieur » menant vers Ketchikan en Alaska. C'est à la mi-juin qu'on le retrouve, détérioré, comme son équipement de camping, sur Mary Island, une petite île forestière inhabitée. Hadwin aurait-il pu gagner à la nage le continent à huit kilomètres ? De nombreuses rumeurs n'ont cessé de circuler à son compte, mais la plupart des Haïdas pensent qu'Hadwin est encore vivant. Hadwin ne parlait-il pas de lui comme d'un « coyote », résistant à toute épreuve et rôdant aux marges de la civilisation ?

On avait déjà tenté de lever le secret de l'Arbre d'or bien avant sa disparition. Dans les années 1960, un jeune forestier, Scott, lui consacra une thèse, plus de physiologie végétale que de foresterie. L'Arbre d'or ne souffrait pas d'une pathologie, comme le pensait Hadwin, mais d'un défaut interne qui touchait aux caroténoïdes ; ces derniers forment dans les aiguilles un écran naturel contre les UV et protègent la chlorophylle. Ce défaut fait que, sur les aiguilles directement soumises au rayonnement

solaire, la chlorophylle est attaquée, la couleur verte des aiguilles s'estompe laissant place au jaune des caroténoïdes. Mais l'Arbre d'or défiait toute logique, car cet état, qui aurait dû le faire dépérir, n'a pas freiné sa croissance.

Pour expliquer ce fait, les dendrologues ont travaillé sur la forme atypique de l'arbre pour un épicéa de Sitka, une forme conique presque parfaite, non dissymétrique, permettant donc de réduire au minimum les rameaux directement exposés au rayonnement solaire. La poursuite de la photosynthèse pour les rameaux inférieurs aurait été possible grâce à l'effet d'albedo sur l'eau lisse de la Yakoun...

Du point de vue des Haïdas, amalgamant l'histoire et le mythe, dans les différentes versions antérieures à celle du garçon désobéissant, c'est bien un miracle qui est attendu. Or, comme le remarque fort justement John Vaillant, « *si l'on devait calculer la probabilité mathématique qu'un même arbre présente non pas un, mais trois défauts très visibles qui en altèrent non seulement l'aspect physique et le processus de photosynthèse, mais aussi la capacité à se reproduire (l'arbre est stérile) – le tout combiné au fait que ces défauts se manifestent dans un environnement permettant à l'arbre de survivre et de s'épanouir en dépit d'eux – on arriverait à un chiffre dérisoire. À tel point qu'il ne serait pas exagéré de parler de miracle* ».

Port Clements a perdu l'élément central de son blason, l'Arbre d'or. Pour les habitants de l'île, c'est comme si une lumière s'était éteinte dans un lieu où elle est le bien le plus précieux. L'Arbre d'or, bien que stérile, peut-il retrouver une nouvelle vie ?

Aucun des projets de réutilisation de l'arbre (y sculpter un totem, en faire des guitares) n'a vu le jour. Mais le tronc revit couvert de jeunes plants. Et surtout il y a plusieurs générations de greffons. Les premiers ont été redécouverts par Mac Donald, directeur du jardin botanique de l'université de Colombie britannique, en lisant l'article du *Vancouver Sun* du 25 janvier 1997. Ce sont deux épicéas de Sitka de deux mètres de haut qui végétaient dans un coin du jardin, en fait deux greffons survivants de l'Arbre d'or que s'était procuré un passionné de conifères, Gordon Bentham. Mac Donald avertit le conseil tribal haïda et leur offre les deux arbres. Ce dernier tergiverse et dans l'intervalle, le plus sain des spécimens, préparé pour le transport vers l'archipel, meurt.

Cependant les Haïdas et les forestiers locaux ont prélevé d'autres greffons sur l'arbre abattu. 80 sont expédiés dans la station de recherche forestière du lac Cowichan, au sud de l'île de Vancouver. Les greffons congelés conservaient leur couleur dorée étonnante. Au printemps 2000, ils sont déclarés prêts à la transplantation. Mais les Haïdas ont refusé leur dispersion et demandé qu'on les conserve en lieu sûr. Un greffon a été offert à la ville de Port Clements et planté dans le parc du Millénaire. Un autre a été mis en terre près de la souche.

Par ailleurs en 2000, un groupe multiracial, réunissant les habitants anglo-canadiens et les Haïdas, a organisé un mouvement de protestation contre le ministère des Forêts. Ils ont gagné en 2002 un procès imposant à *Weyerhaeuser* de consulter le conseil tribal avant d'abattre certaines parcelles de forêt. Les coupes dans l'archipel ont été réduites de 45 %. Le processus de régénération forestière est enfin amorcé dans les vallées, même si les montagnes ont toujours l'air d'avoir été écorchées vives. Dans la vallée de la Yakoun, les coupes claires, replantées depuis les années soixante, forment des parcs ordonnés hauts d'une trentaine de mètres. Mais demeure le problème de la pénurie des jeunes thuyas, victimes de la dent des cerfs à queue noire de Sitka introduits au début du XX^e siècle.

Jean-Jacques Dubois
Professeur honoraire en géographie
Université de Lille 1

Notes :

(*) *Thuja plicata* est appelé cèdre de l'ouest, cèdre rouge de l'ouest. Il ne faut pas le confondre avec le genévrier rouge (*Juniperus virginiana*), appelée aussi cèdre rouge, cèdre rouge de Virginie. Voir Jean Lauriault, *Guide d'identification des arbres du Canada*, Ed. Marcel Broquet, Bib. Nat. du Québec, 1988, p. 85 et 92.

(**) Voici le passage fournissant les références dans l'ouvrage de J. Vaillant, p. 173 :

« *Il existe encore, le long de la côte, des spécimens d'épicéas de Sitka de quatre mètres cinquante de diamètre, et la vallée de la Yakoun en abriterait, dit-on, de plus larges encore... Au début des années 1960, à une courte distance en amont de l'Arbre d'or, un forestier dénommé Wally Pearson a trouvé une souche d'épicéa qui mesurait plus de sept mètres de diamètre, un taille comparable à celle d'un séquoïa géant.* »